

Histoire, géographie, géopolitique et science politique.

Cet article de la revue *Politique internationale* sur la pandémie de Covid-19 mobilise la plupart des disciplines de la spécialité HGGSP.

La géographie est la description de la Terre et l'étude de l'organisation ou aménagement de l'espace terrestre par les sociétés humaines. C'est celle qui apparaît le moins, on pourrait être tenté de dire pas du tout. Pourtant, la notion de climat (l. 1) relève de la géographie physique ; à la ligne 4, on voit apparaître différentes *échelles* ; la notion d'échelle est au cœur de la démarche géographique.

L'histoire est l'enquête sur le passé. Elle rend compte des faits, des événements dont elle explique les causes. Le texte contient deux exemples historiques. Le premier est celui de la création de l'ONU à la fin de la Seconde guerre mondiale en 1945, le second celui de la grippe espagnole en 1918 (l. 37-43). L'analyse historique joue ici un rôle décisif, car elle sert à la démonstration de la thèse de l'auteur. Selon lui, l'émergence d'un monde différent du fait de la pandémie est improbable, d'abord parce que « les conditions d'un consensus ne sont pas réunies » (l. 42) comme elles avaient pu l'être de manière éphémère en 1945 pour aboutir à l'ONU ; ensuite parce que le précédent de la grippe espagnole – pourtant plus grave que le Covid-19 par le nombre de morts, semble indiquer qu'une épidémie est peu susceptible de bouleverser les structures de l'ordre international.

La géopolitique est l'étude des rapports de puissance en relation avec les territoires, notamment l'étude des conflits. Elle constitue ici la partie essentielle de l'argumentation. L'article pourrait être intitulé « Des conséquences géopolitiques de la pandémie de Covid-19. » L'auteur montre en effet comment les réponses unilatérales ont prévalu, à commencer par celle de la principale puissance du monde, les États-Unis, alors dirigés par Donald Trump. Il en résulte une « crise du multilatéralisme » et des institutions qui l'incarnent comme le G7. Même des alliances comme l'Alliance atlantique et son organisation militaire, l'OTAN, ont été ébranlées. Chine et Russie ont pu profiter de la situation pour contester l'hégémonie américaine. L'auteur, bien qu'il n'utilise pas l'expression, décrit un monde multipolaire.

Enfin, l'auteur s'appuie tout aussi fortement sur la science politique, dont plusieurs aspects sont ici présents. Il utilise des concepts tirés de *la théorie politique* comme les notions de souveraineté (l. 11) ou de régime (l. 45). La réflexion sur les acteurs, les institutions et les idéologies (« nationalismes et populismes », l. 12, l. 34) relève de *la sociologie politique*, tandis que *les relations internationales* sont fortement sollicitées, avec des notions comme celle de « multilatéralisme » (l. 2 et 11), mais aussi celle de « sécurité collective » (l. 34). La science du bon gouvernement ou *gouvernance* n'apparaît pas directement, bien que la gouvernance – la manière de gouverner – de Trump soit ici très nettement critiquée (« absence de *leadership* », l. 44), l'auteur allant jusqu'à dire qu'elle a fait le jeu des Russes et des Chinois.

Cet article illustre ainsi la complémentarité des quatre disciplines pour penser l'actualité (l'histoire en train de se faire) et comprendre les mécanismes en jeu dans les situations politiques, en l'occurrence dans les relations internationales.